

MAGNÉTISEUSE

Philippe Le Guluche

raconter la vie

Il avait sonné à la grille. Ne voyant personne venir, il était entré dans le jardin et avait toqué à la porte de la maison. Là non plus pas de réponse.

L'adresse lui avait été donnée par sa belle-mère. Elle lui avait confié que, bien que n'y croyant absolument pas, elle avait essayé et que ça avait été un plein succès. Le seul conseil qu'elle lui avait donné, était de ne pas rire. Quels que soient les propos qu'il entendrait et ce qu'il serait amené à faire, il fallait garder son sérieux. On racontait qu'un jour, quelqu'un avait été pris d'un fou rire pendant la consultation et que le résultat avait été désastreux, exactement à l'inverse du but poursuivi. Elle avait également précisé qu'il ne fallait rien dire. En entrant, on posait un billet sur la table, on s'asseyait et après il fallait se contenter de faire ce qui était demandé. Rien de plus.

Il s'agissait d'une vieille dame, une « magnétiseuse », c'était le terme qu'avait employé sa belle-mère. Dans les temps anciens, elle aurait été brûlée comme sorcière ou hérétique. Aujourd'hui, on en souriait jusqu'au jour où, par dépit ou désespoir, faute de mieux, on finissait par se tourner vers elle en se disant « Après tout, si ça marche, pourquoi pas ? Qu'est-ce que je risque ? ». Beaucoup de gens allaient la voir, un peu en cachette, sans oser s'en ouvrir aux autres.

Tous les jours, il passait à moto devant la maison. Parfois, il ralentissait, hésitant à s'arrêter. C'était une maison ordinaire, une des nombreuses maisons d'ouvrier construites au début des années 60, qui composaient à l'époque les extensions naturelles des grandes villes et l'origine du déploiement de ce qu'on n'appelait pas encore les banlieues. Ce qui la distinguait des autres, c'était l'existence d'un jardin et à l'intérieur de ce jardin, d'un potager. Seul le potager était entretenu et dégageait un certain charme. Le reste était banal, transparent à défaut d'être laid. Bien que passant 4 fois par jour devant la maison, il n'avait jamais vu personne.

Un samedi, il avait fini par se décider. La pièce était sombre. La lumière du jour semblait s'être arrêtée au seuil de la porte, un peu comme si elle était interdite de séjour à l'intérieur. Il y faisait frais. Une vague odeur de soupe froide mêlée à des arômes de café occupait l'espace. Sur une vieille gazinière, une antique cafetière en émail fumait. Le mobilier de la pièce était

en formica blanc, typique des années 60. Aux puces de St Ouen on s'arrachait à prix d'or les mêmes tables, les mêmes chaises. Des buffets dans un tel état de conservation étaient rares. Les bobos parisiens se seraient battus pour l'avoir.

Philippe s'était assis à la place que lui avait indiquée la vieille. Depuis qu'il était entré, il n'avait pas dit un mot. Juste « bonjour », et encore il n'en était même pas certain. La vieille ne parlait pas. Assise en face de Philippe, elle avait posé sa main sur la table, la paume dirigée vers le haut et l'avait recouverte de ses deux mains assemblées. Philippe n'osait plus bouger. Les mains de la vieille étaient fermes et osseuses et irradiaient une chaleur qui le gagnait lentement. Une lassitude l'envahissait progressivement. Il essayait de lutter, mais insensiblement, il sentait ses paupières devenir lourdes jusqu'à se fermer. Son corps lui pesait. Il pensa qu'il allait sombrer, que le mari ou le fils allaient surgir pour le dépouiller, que peut-être le café qu'il venait d'avalé, avait été drogué, d'ailleurs il ne s'en rendait compte que maintenant mais les murs étaient curieusement sombres, possiblement ornés d'étranges motifs qui lui rappelaient d'anciennes lectures d'adolescent. Au bout d'un temps qu'il était incapable de mesurer, la vieille retira ses mains. Philippe frissonna. Elle attrapa son autre main, la regarda et dit :

– Vous avez une mauvaise verrue. Si vous voulez, je vous l'enlève.

Philippe sourit.

– Ne souriez pas. Je suis sûre que vous avez tout essayé et qu'elle revient toujours. A cette place-là, elle ne peut que revenir.

Philippe la regardait. Son visage était doux et son sourire gentil. Il s'entendit lui demander.

– Et dans l'autre main, vous avez vu quoi ?

– Rien que vous ne sachiez déjà. Des bouts de votre passé, des images de votre avenir aussi.

– Et vous ne me dites rien ?

– Non. Vous n'êtes pas venu pour ça. Ce que je peux lire, c'est ce qui est en vous aujourd'hui. C'est la projection de vos pensées du moment qui bâtit le présent de votre futur. Si vous reveniez demain, peut-être que je lirais autre chose. Par contre pour votre verrue, je peux faire quelque chose. A vous de me dire.

– Si vous pouvez faire quelque chose, allez-y. Elle a été brûlée deux fois,

sans succès.

– Vous n’y croyez pas. Je le sais. Tout en vous l’indique. N’empêche que vous êtes là. Ce qui prouve que vous y croyez quand même un peu. Par défaut ou par désespoir peut-être, mais peu importe. L’important c’est que vous soyez venu. Je peux quand même vous dire autre chose, c’est que vous ne croyez pas à grand-chose, et surtout pas en vous. Ca je l’ai lu, et il n’y a rien de pire que ne pas croire en soi.

Philippe ne souriait plus

– Et vous avez vu ça uniquement en me prenant la main ?

– Non pas uniquement, c’est un tout, votre façon d’être, de bouger, de parler, de regarder les gens, les choses. L’énergie que vous dégagéz est troublée. Elle n’est pas constante. Vous devez fonctionner un peu comme un moteur qui a des ratés.

Philippe n’arrivait plus à dégager ses yeux des siens. Il était comme hypnotisé. Il tourna la tête de droite à gauche essayant de se libérer d’une emprise invisible.

– D’accord, regardons cette verrue.

La vieille se leva et lui demanda de le suivre. Elle ouvrit une porte basse que Philippe n’avait pas remarquée et qui se trouvait sous l’escalier situé à gauche de l’entrée. Il fut obligé de se baisser pour ne pas se cogner le crâne contre la poutre.

Ils se retrouvèrent dans un petit potager charmant situé à l’arrière de la maison. Il était constitué de deux bandes de terre plantées de rangs de tomates et de haricots verts. Au fond, deux saules pleureurs clôturaient l’espace. Ils se dirigèrent vers les saules. La vieille se baissa pour saisir quatre brins de paille. Elle lui en tendit deux. Elle fit une croix avec deux brins de paille et lui demanda de faire la même chose avec les deux autres brins qu’elle lui avait confiés. Philippe s’appliqua à reproduire les mêmes gestes qu’elle. Sa croix était moins aboutie que celle de la vieille, mais elle lui assura que c’était parfait. Elle lui demanda de lui confier sa main. Elle posa la croix qu’avait fabriquée Philippe sur la verrue, ferma les yeux et dit.

– Quand les nœuds de paille pourriront, les verrues s’en iront.

Elle rouvrit les yeux, lui désigna une pelle posée contre le mur de la maison.

– Prenez la pelle, faites un trou où vous voulez, peu-importe, posez la croix au fond du trou, puis rebouchez le trou.

Philippe alla chercher la pelle. Brièvement, il pensa qu’il n’avait pas du tout

envie de rire, ni même de sourire. Il choisit un endroit au hasard, s'exécuta et alla reposer la pelle où il l'avait prise.

– Voilà, c'est fini. D'ici deux semaines la verrue aura disparue et elle ne reviendra plus. Il est possible que vous ayez envie de vous gratter pendant quelques mois. C'est parce qu'elle meurt lentement, elle résiste encore un peu, alors elle se manifeste, mais n'ayez crainte, elle ne vous embêtera plus. Vous n'aurez plus jamais de verrue, ni là ni ailleurs.

Philippe regardait son doigt, la terre remuée sous laquelle il avait déposé une toute petite croix faite de deux brins de paille. Il ne put s'empêcher de lui demander.

– C'est aussi simple que ça ? Et vous guérissez beaucoup d'autres choses ?

– C'est aussi simple que ça.

Ils étaient rentrés dans la maison. Un homme était assis dans le fauteuil au bout de la table. Lui aussi était habillé tout en noir. Il avait gardé son chapeau sur la tête, un large chapeau de feutre noir aux rebords souples. Son regard était posé sur Philippe. Philippe se retourna vers la vieille.

– Et bien, je crois que je n'ai plus qu'à vous remercier et à vous laisser.

– Pas la peine de me remercier. Je fais ce que je sais faire, voilà tout.

Elle l'avait précédé et ouvert la porte d'entrée. Philippe s'arrêta sur le seuil

– Je peux vous embrasser ?

La vieille rougit et acquiesça. Philippe se baissa, déposa un baiser sur sa joue gauche. Elle leva les yeux vers lui. Ils étaient noirs, profonds comme la nuit. Au fond, il crut distinguer une étincelle jaune qui brillait.